

## Daniela Stuto

### Projet :

Mon projet consiste à écrire un roman policier. Afin qu'on puisse juger mon travail sur des critères précis, j'y ai introduit une description qui, à travers divers traits, révèle par petites touches des éléments concernant le déroulement de la scène du crime.

### Sang-froid et sentiments

Il était exactement six heures dix-sept du matin quand la sonnerie du téléphone retentit. Au bout de la huitième tonalité, Mickael s'extirpa péniblement de son lit et décrocha le combiné. C'était sa cheffe qui, s'excusant à moitié de le déranger aussi tôt, le priait de la rejoindre au plus vite dans les bureaux de la petite entreprise familiale Simons & Simons. Le double meurtre d'un homme apparemment sans histoires et d'une de ses clientes avait eu lieu cette nuit. Il fallait qu'il vienne. Acquiesçant brièvement par une sorte de grognement, il coupa court à la communication et enfila ses vêtements.

Inspecteur à la section criminelle depuis près de quinze ans, Mickael était un quadragénaire plutôt antipathique. D'un naturel blasé, il avait choisi ce boulot plus par défaut – son père était auparavant à la direction de l'établissement – que par réelle conviction. Depuis tout petit, il admirait les grands gangsters et criminels du cinéma auxquels il trouvait plus d'intérêt et de mérite qu'à un quelconque héros lisse et à la morale irréprochable. Ironie du sort, il passait maintenant sa vie à traquer et réprimander ceux dont il avait toujours admiré l'ingéniosité.

Aujourd'hui pourtant, la scène du crime ne ressemblait pas à l'œuvre d'un professionnel. Essoufflé, il s'arrêta un instant pour regarder l'ensemble du décor animé par l'équipe se chargeant de prendre des photos et relever les empreintes. La pièce, soigneusement rangée, était décorée de bibelots et d'objets africains. Sur le bureau en bois massif situé vers la fenêtre, l'écran plat de l'ordinateur attirait le regard ; ses rebords fins, lisses et miroitants reflétaient la lumière et contrastaient avec l'ensemble. Un djembé avait été placé sur la moquette jaune à côté d'une étagère remplie de livres. Ce bel objet avait tout d'un souvenir authentique ; au niveau du pied, cinq stries ondulées semblaient avoir été gravées à la main. La peau de chèvre tendue de cordes avait perdu de sa couleur au centre et était devenue grisâtre à force de martèlements. Vers la porte, un pot en céramique contenant une plante exotique haute d'environ une soixantaine de centimètres était posé sur une petite table. Les feuilles larges et plates dissimulaient un tronc à l'aspect plutôt original. Celui-ci se constituait de deux parties distinctes qui, sortant de la terre, s'entrelaçaient étroitement jusqu'à former une grande torsade qui finissait en gerbe de feuilles. Accrochés au mur granuleux, deux masques africains taillés dans du bois foncé affichaient des visages déroutants. Le premier arboreait deux cornes démesurées et, les yeux ronds comme ceux d'un hibou, semblait être en proie à une surprise totale. Le second, plus sévère, avait des sourcils très marqués et laissait paraître quelques dents à travers l'ouverture de sa bouche tordue de colère. Un peu en désaccord avec les objets ethniques disposés ici et là, un petit cadre, situé au troisième rayon de l'étagère, contenait la représentation d'un jeune homme se contemplant dans une rivière. A côté de lui, on pouvait voir un cyprès, ainsi qu'une déesse ailée tenant d'une main une branche de pommier et de l'autre une roue.

A l'entrée de son bureau, Olivier Simons, le directeur, gisait à même le sol. Il avait visiblement été assommé avec le grand vase taché de sang qui était à quelques centimètres de sa tête. Le coup avait dû être fatal. La cliente, quant à elle, était étendue dans la pièce, blessée au bas-ventre. Sa jupe bleu ciel, ornée de motifs floraux blancs ressemblant fortement à des aubépines, était maculée de sang. Il nota que ses mains étaient elles aussi lacérées. « Vraiment un travail d'amateur », marmonna-t-il presque déçu. « Ah, vous voilà enfin ! », s'exclama Caroline, sa cheffe ; « alors selon les premières estimations du médecin légiste, Natacha Kroskitz aurait reçu environ cinq coups de couteau dans l'abdomen. L'arme du crime n'a pas été retrouvée, par contre je pense qu'elle a voulu... » « Qu'elle a voulu se protéger des coups avec les mains, oui j'avais remarqué », dit-il en lui coupant sèchement la parole. Profondément agacé par le fait d'être dirigé par une femme, il ne manquait pas une occasion de prouver ses compétences. Aussi, c'est avec son dédain habituel qu'il lui exposa ses premières observations : « Je ne pense pas que ce soit l'acte d'un professionnel ; premièrement, les deux personnes ont été tuées de façon différente et deuxièmement, les coups de couteau ne semblent pas avoir été portés avec précision ». « Bien ! », répondit-elle, « Je vous laisse passer à l'interrogation des témoins et suspects ! La réceptionniste, Mademoiselle Rodon, vous attend au rez-de-chaussée. Au passage, amenez-moi un petit café, je me suis levée tôt ce matin ! » Décidément, il la haïssait.

Impossible de se tromper, la petite rousse au tailleur impeccable était assise en larmes derrière un bureau en bois sur lequel se trouvait un petit écriteau qui portait l'inscription « A. Rodon ». Mickael n'était pas mécontent de retrouver ce sentiment de supériorité qu'il éprouvait toujours face à ses témoins. L'entretien ne dura pas longtemps. Selon elle, Monsieur Simons était un homme apprécié de tous, qui se donnait à corps perdu dans son travail. Le jour d'avant, elle avait quitté l'établissement à environ dix-huit heures trente, après avoir salué son patron qui lui avait dit qu'il resterait plus tard afin de boucler un dossier en cours. Notant nonchalamment les informations qu'elle lui donnait, Mickael lui demanda si elle connaissait la cliente qui avait été retrouvée assassinée aux côtés de Simons. Apparemment, il s'agissait d'une riche gérante d'entreprise slave qui était venue s'installer quelque temps dans un hôtel de la ville. Elle comptait sur cette période pour conclure des affaires juteuses avec certaines entreprises afin de lancer un nouveau marché dans son pays. Après encore quelques minutes de discussions infructueuses, il prit congé de la jeune femme qu'il trouvait d'ailleurs fort simplette. Il n'en saurait pas plus.

A la pause de midi, il avait réuni assez d'informations prouvant que le témoignage de la petite secrétaire était vérifique. En effet, plusieurs personnes, dont notamment le concierge de son immeuble, l'avaient vue rentrer chez elle comme à son habitude. Le boulanger chez qui elle passait tous les soirs acheter une miche de pain avait été formel : elle était bien venue vers dix-neuf heures. Il lui fallait maintenant aller voir l'épouse de Simons et son fils avec lesquels il avait rendez-vous en tout début d'après-midi. Même s'ils étaient un peu précipités, il considérait toujours que les témoignages recueillis fraîchement après un crime étaient primordiaux. Ceci lui avait valu à plusieurs reprises des reproches de la part de ses collègues, mais il n'en avait que faire, il était flic, pas assistant social après tout.

A treize heures quinze tapantes, il sonna à la porte de la confortable maison des Simons. Jérôme, le fils de vingt-quatre ans, le conduisit au salon où la veuve, la mine défaite, l'attendait. Cela faisait un bon bout de temps qu'il ne l'avait plus revue. Voyant qu'elle préférait manifestement faire comme s'ils ne se connaissaient pas, il renonça à s'engager dans des familiarités. Il s'assit en face d'eux, refusa le café proposé et se mit à poser les questions habituelles. Justine Simons lui parla longuement de sa relation avec son mari. Depuis quelques années déjà, elle le voyait de moins en moins. Il passait la majorité de son temps au bureau à « régler des affaires », comme il lui disait, et rentrait souvent tard dans la nuit. « Je le soupçonne fortement d'avoir eu plusieurs maîtresses », avoua-t-elle, « mais je me suis résolue

à l'accepter par amour ». « Ou plutôt par confort financier ! », lui rétorqua-t-il. Elle tenta tant bien que mal de le convaincre du contraire, mais Mickael s'était déjà forgé une opinion : Justine était quelqu'un de peu ambitieux, vivant tranquillement grâce aux revenus de son mari. Il sortit ensuite une photo qu'il posa sur la table : « Kroskitz, Natacha. Ça vous dit quelque chose ? » Les voyant perplexes devant l'image, il enchaîna : « Il s'agit en fait d'une cliente de votre mari. C'est elle que l'on a retrouvée dans le bureau avec lui ». La femme de Simons effectua un petit mouvement de recul avant de se mettre à sangloter, disant qu'elle ne savait rien de plus et qu'elle ne comprenait pas qui avait pu en vouloir à son époux.

Quelques kleenex et un verre d'eau plus tard, ce fut au tour de Jérôme de se prêter aux questions de l'inspecteur bougon qui n'avait pas manifesté le moindre geste de compassion à leur égard. Sur un ton neutre, le jeune homme se mit à parler de son père avec lequel il entretenait des rapports assez distants. Il venait de finir ses études et était employé dans une banque. « Travailler avec votre père ne vous a jamais intéressé ? », lança soudain Mickael. Jérôme prit une petite bouffée d'air avant de répondre : « Il n'en a jamais été question jusqu-là, car nous avons tous deux des caractères assez incompatibles ». « Et maintenant ? Qui va se charger de diriger l'entreprise familiale ? » « C'est mon fils », souffla Madame Simons, « Olivier n'aurait jamais toléré qu'un étranger lui succède ». Regardant sa montre, Mickael ajouta : « Il est temps pour moi d'y aller. J'ai une dernière question à vous poser : où étiez-vous cette nuit-là ? » « A la maison, avec ma mère », répondit le jeune homme. L'inspecteur esquissa un sourire narquois : c'était loin d'être un alibi en béton.

En fin de journée, il se décida enfin à appeler sa cheffe pour lui rendre compte de ses premières impressions. Selon lui, aussi bien la femme que le fils avaient de bonnes raisons de se débarrasser d'Olivier Simons. En effet, la jalousie, l'argent ou encore le pouvoir pouvaient amener à commettre l'irréparable. « J'ai la nette impression que le coupable est l'un d'entre eux, ils avaient trop d'intérêts à ce qu'il décède », affirma-t-il. Elle rétorqua aussitôt : « C'est un début de piste en effet, mais ne faisons pas de conclusion hâtive. L'équipe a relevé toutes les empreintes qui sont en train d'être analysées au laboratoire. Apparemment, les mêmes reviennent à diverses reprises sur les lieux du crime. En ce qui concerne l'autopsie, il n'y a rien de bien nouveau, si ce n'est que le double meurtre a eu lieu entre vingt-deux heures et une heure du matin et que Monsieur Simons est mort sur le coup, d'une fracture du crâne ». Ils avaient rendez-vous le lendemain matin au bureau pour en discuter.

Le jour suivant, en arrivant au commissariat, Mickael soupira à la vue des petits tas de feuilles qui avaient poussés comme des champignons sur son bureau. Se dirigeant vers la machine à café, il aperçut Madame Simons par la fenêtre d'une salle d'interrogatoire. A peine maquillée et coiffée, cette dernière semblait prise d'angoisse et ne cessait de se tortiller sur sa chaise. Interloqué et curieux, il fut presque content de voir Caroline se précipiter à sa rencontre pour lui décrire le pourquoi du comment. Elle lui annonça fièrement qu'après analyse, les empreintes de la femme du directeur correspondaient à celles que l'on avait retrouvées un peu partout et notamment sur une des armes du crime : le vase. Il lui emboîta le pas pour interroger celle qui était devenue en à peine quelques heures, le suspect numéro un.

Caroline engagea la longue série de questions. Décontenancée par l'insistance de celle-ci, Justine Simons s'enfermait progressivement dans un mutisme entrecoupé de certaines crises de larmes. Alors qu'il avait depuis le début douté de sa sincérité, l'inspecteur se surprit à éprouver une certaine pitié pour elle. D'une pensée, il balaya ce sentiment qui n'avait pas sa place dans cette situation. Il la connaissait, soit, mais il fallait faire son travail sans états d'âme. Il se leva d'un coup pour se poster à côté d'elle et lui dit d'un ton neutre : « On a vos empreintes sur l'arme du crime, et vous pourriez avoir de sérieuses raisons d'en vouloir à votre mari et à son amante. Epargnez-nous votre mauvaise prestation de veuve éplorée ! ». Aucune réponse. Ce ne fut que lorsque l'inspecteur se mit à hurler, tant il détestait perdre son temps avec des évidences, que Justine daigna entamer une explication : « Comme je vous l'ai

dit hier, j'étais au courant depuis un certain temps qu'il voyait d'autres femmes, mais c'était un sujet que nous n'abordions pas. Ce jour-là, il m'avait appelée une fois de plus pour me dire qu'il resterait au bureau pour travailler. Je ne saurais vous dire pourquoi, mais dans ma détresse, alors qu'il était passé minuit, j'ai quitté la maison pour le retrouver. J'étais bien décidée à affronter une de ses maîtresses et à lui faire comprendre que je n'étais pas naïve ». Elle marqua une pause, puis reprit : « Quand je suis montée à l'étage, j'ai vu qu'il y avait encore de la lumière dans le couloir, alors je me suis dirigée vers son bureau... La première chose que j'ai vue, c'est mon mari allongé sur le sol, le crâne en sang et recouvert de débris de vase. Je me suis précipitée sur lui pour lui enlever les morceaux de terre cuite et voir s'il était encore en vie. Il ne respirait plus... C'est seulement quand j'ai vu l'autre femme, morte elle aussi, que j'ai compris que si je ne partais pas sur le champ, j'allais être mêlée à cette histoire sans le vouloir ». Caroline fronça les sourcils d'un air dubitatif et ajouta : « Comprenez que, s'il est déjà difficile de vous croire, il sera encore plus dur de prouver que vous n'êtes pas l'auteur de ce crime. Personne excepté vous-même ne connaît la vérité ». Pour toute réponse, le lourd silence de la veuve clôtra la séance d'interrogatoire.

Pour Mickael, tout ceci n'avait fait que renforcer ses certitudes. Cela ne pouvait être qu'elle. « Etant innocent, personne n'est assez stupide pour laisser des traces sur les lieux du crime sans même en avertir la police », pensait-il avec dédain. Lorsqu'ils firent le point sur l'interrogatoire, il se rendit compte que pour sa cheffe, l'enquête était loin d'être terminée. En effet, elle tenait à ce que toutes les pistes soient explorées, bien que la culpabilité de Madame Simons ne fût plus grand doute. « Alors maintenant que l'on a relevé les empreintes sur les lieux du crime, je veux que l'on perquisitionne tous les documents se trouvant dans le bureau de Monsieur Simons. Carnets d'adresses, contrats, etc... Bref, toute piste qui nous permettrait d'interroger quelques personnes de plus, afin d'en avoir le cœur net quant à cette histoire. Mickael, je vous charge de cette tâche ! » Sans un mot, l'inspecteur quitta la pièce, vexé de se voir assigner ce qu'il considérait être un travail de stagiaire. Effectivement, éplucher des piles de papier était loin d'être aussi palpitant que de traquer un dangereux criminel.

Arrivé à la réception de Simons & Simons, il poussa un petit soupir d'exaspération en constatant que Mademoiselle Rodon était toujours de service. Après avoir raccroché le combiné, celle-ci se tourna vers lui en prenant soudainement un air abattu pour le saluer. « Je vois que tous ces événements n'ont pas ébranlé le fonctionnement de l'entreprise », dit-il. « Je suis là à la demande de Monsieur Simons, enfin je veux dire, son fils. Je dois informer nos clients du retard que nous avons pris, il est important que la clientèle se sente rassurée, vous comprenez ? » « Bien sûr, bien sûr. Je viens prendre des documents dans le bureau du directeur et tout ce qui pourrait servir à l'enquête. J'aurais besoin de vous si ce n'est pas trop demander. » Encchanté par le répondeur, elle acquiesça et le mena dans une petite pièce où des dossiers étaient classés par ordre alphabétique. « Ici, vous trouverez tout ce qui est relatif aux clients de l'entreprise depuis dix ans », expliqua-t-elle en désignant d'un geste les étagères en métal. Découragé par la masse de papier à consulter, il lui demanda de sortir le dossier de Natacha Krositz qu'il enfila dans sa sacoche. Le reste serait étudié par de vrais stagiaires cette fois-ci.

Dans le bureau de Simons, tout avait été nettoyé comme si rien ne s'était passé ; les meubles et les bibelots brillaient de propreté. La majorité des documents en cours se trouvait dans des tiroirs fermés à clef que l'inspecteur ouvrit tant bien que mal avec les outils qu'il avait emportés à cet usage. Il y avait beaucoup de dossiers, de lettres commerciales mais aussi quelques effets personnels comme du courrier, un agenda ainsi qu'un petit carnet où apparaissait une liste conséquente de numéros de téléphone. Fouillant ici et là, il avait rassemblé tout ce qui était susceptible de contenir une piste ou un indice majeur, y compris la tour de l'ordinateur. Pendant ce temps, elle était allée chercher une bouteille d'eau pour arroser la plante exotique. « Ne l'inondez pas », lui dit-il, « ce genre de végétal demande très

peu d'entretien ». Stoppée dans son élan, elle acquiesça et vint se poster à côté de lui. Dépliant un grand carton qu'il avait emmené avec lui, il le remplit aidé de la petite secrétaire. En sortant, elle ferma la porte de la pièce, non sans lancer un regard inquiet vers les deux masques africains, toujours aussi intimidants. L'inspecteur chargea le tout dans son petit véhicule de fonction et partit au commissariat.

A son retour, il confia l'ordinateur à un collègue informaticien qui pourrait l'allumer et passer outre les mots de passe. Il s'assit à une table avec un café, parti pour de bonnes heures de lecture. Le dossier consacré à Natacha Krositz était quasiment vide. Il était constitué de quelques échanges commerciaux et son premier contact avec l'entreprise datait de moins de trois semaines. Rien de bien intéressant de ce côté-là. Dans les lettres envoyées par les autres clients, Mickael ne perçut aucune tension particulière ; les relations du directeur semblaient au beau fixe. Mettant de côté ce qui avait un rapport direct avec Simons & Simons, il décida de se concentrer sur la partie plus privée de ses trouvailles.

D'après les lettres et les courriers électroniques auxquels il avait finalement réussi à avoir accès, il put estimer que depuis environ un an et demi, Olivier Simons avait eu des aventures extraconjugales avec au moins quatre femmes différentes. Les messages n'étaient en eux-mêmes pas révélateurs ; il s'agissait souvent de déterminer le lieu et l'heure du rendez-vous galant. Cependant, l'inspecteur remarqua que depuis environ six mois, il recevait régulièrement des lettres et des billets d'une certaine Annie. Celle-ci semblait se faire une place particulière dans le tableau de chasse du directeur. En effet, ses dernières missives témoignaient de l'attachement passionnel qu'elle lui portait. Mickael prit la plus récente et la relut :

*Olivier,*

*Je t'ai attendu toute la soirée, en vain. J'ai énormément d'affection pour toi, mais je te l'ai déjà dit, peu importe dans quelles conditions notre relation a commencé, sache que je n'ai jamais eu l'intention de te partager. Laisse-moi au moins une chance de te parler. Je serai chez moi en fin d'après-midi, je compte sur toi.*

*Annie*

Ces mots résonnaient à la fois comme une preuve d'amour mais aussi comme un semblant de menace. Elle était claire sur ce qu'elle attendait de lui. Pourtant, en affichant son intention ferme de prendre une place unique dans sa vie, elle semblait loin d'admettre qu'elle n'avait que le simple statut d'amante. « L'affaire commence décidément à prendre une tournure plus intéressante », remarqua-t-il à voix haute.

A sa grande déception, Mickael constata que Simons n'était pas un homme à garder les enveloppes. Il devait donc se résoudre à chercher les adresses de ses conquêtes – et plus particulièrement cette fameuse Annie – dans le petit carnet en cuir rouge où se trouvaient les coordonnées des connaissances du directeur. Il n'eut aucun mal à retrouver celles de Francesca, Céline et Mélanie, mais il eut beau lire et relire la longue liste de prénoms, il n'y avait aucune trace de la mystérieuse inconnue. Exaspéré, il prit la décision d'aller rencontrer les autres femmes afin de voir si elles ne pourraient pas l'éclairer à ce sujet.

En fin de journée, il sonna à la porte de Mélanie Rodriguez qui l'invita à entrer. Elle avait peu de choses à dire sur Olivier Simons ; elle l'avait rencontré à un dîner d'affaires et ils s'étaient fréquentés pendant trois semaines. Depuis, ils ne s'étaient plus revus. Elle le définissait comme quelqu'un de peu sentimental, ambitieux et assez égoïste. A peine ébranlée par l'annonce de l'assassinat de son ex-amant, elle affirma ne pas en savoir beaucoup sur son entourage et était incapable de dire qui aurait pu lui en vouloir, tant il l'avait tenue à l'écart de sa vie privée et professionnelle. Simons avait toujours tenu à ce que l'image du conjoint fidèle

qu'il donnait à ses pairs ne soit pas entachée. Forcé de constater qu'elle n'était pas en mesure de l'aider, Mickael la remercia de sa disponibilité et prit congé.

La deuxième de sa liste, Céline Bernard, n'habitait pas loin de là. Malheureusement, elle n'était pas chez elle. Après avoir constaté que sa boîte aux lettres semblait quelque peu saturée, l'inspecteur déduisit avec perspicacité qu'elle devait être partie en voyage. Jetant un coup d'œil à la dernière adresse qu'il avait griffonnée sur un papier, il espéra quand même que Francesca Rizzo serait présente et que celle-ci serait plus bavarde que la première. Elle le fut en effet. Une heure durant, il écouta son témoignage détaillé. Elle avait connu Olivier par le biais d'une amie. Il l'avait séduite et deux mois durant ils s'étaient vus de temps en temps les soirs, jusqu'au jour où il avait clairement affiché son intention de mettre un terme à leur relation. Comme Céline, elle dit ne pas avoir connaissance d'une dénommée Annie. Elle aussi était étrangère à ce qui se passait dans la vie de son amant. Elle n'excluait cependant pas le fait qu'il devait avoir enchaîné les conquêtes en tout genre sans aucun égard pour sa femme. Elle avait gardé un mauvais souvenir de lui, mais elle reconnaissait volontiers qu'elle ne pouvait plus en vouloir à un mort.

Après cette entrevue, Mickael rentra chez lui pensif. D'après le témoignage des deux femmes, Monsieur Simons n'était pas ce qu'on pouvait appeler quelqu'un de sentimental et s'était appliqué à ce que celles-ci sachent le moins d'informations possible sur sa vie. Elles pouvaient lui en vouloir, certes, mais chacune d'entre elles lui avait délivré un alibi plausible et vérifiable pour le soir du double meurtre; Francesca était allée au cinéma avec des amies et Céline s'était rendue à une soirée dans un hôtel du coin. A présent, tous les éléments qu'il avait rassemblés depuis le début de l'enquête se bousculaient dans sa tête. Il était plus que certain d'être passé à côté d'un indice signifiant. Il appela sa cheffe dans l'espoir qu'une donnée nouvelle puisse résoudre ce casse-tête. Elle lui expliqua que le fils de Justine Simons était venu s'informer des charges qui pesaient sur sa mère, affirmant qu'elle était incapable de tuer une mouche. « Mouais », grogna-t-il, « qui nous dit qu'il n'était pas avec elle et qu'elle ne nous a rien dit pour le protéger ? » « Je ne sais pas », répondit-elle, « Je l'ai convoqué demain pour avoir sa version des faits, car lui aussi a menti en disant qu'il était avec sa mère ce soir-là ». Après lui avoir raconté la progression de son enquête, il raccrocha et partit se coucher.

Il passa une nuit plutôt agitée. Ce ne fut que le matin, après avoir pris son café et en relisant le carnet contenant tous les numéros de téléphone de Simons, qu'il eut un flash révélateur. Il se rappelait maintenant que sur le bureau de la réception de Simons & Simons se trouvait un écritau portant l'inscription « A. Rodon ». « Annie Rodon », articula-t-il pour lui-même. Les choses commençaient à coïncider. S'il n'y avait pas le numéro d'Annie dans le carnet rouge, c'était tout simplement parce qu'il devait figurer sous « réception ». En effet, il aurait été inutile pour Simons de prendre un risque de plus en notant le numéro d'une femme dans son calepin, alors qu'il travaillait sous le même toit qu'elle. Non sans se féliciter intérieurement de son flair inné, Mickael enfila rapidement ses habits et prit la direction de l'entreprise sans même téléphoner à Caroline. Elle attendrait.

« Bonjour Annie ! », lui lança-t-il avec un sourire plutôt inhabituel lorsqu'il franchit la porte d'entrée. Voyant le regard étonné que la secrétaire lui rendit, il ajouta : « Je me trompe de personne ? ». « Non, pas du tout, c'est juste que je ne m'attendais pas à autant de familiarités de votre part ». « Vous auriez quand même pu me dire que vous aviez eu des relations avec Monsieur Simons... », enchaîna-t-il de but en blanc. « De quoi parlez-vous ? », murmura-t-elle. L'inspecteur remarqua que ses talents d'actrice étaient limités. Face à une réalité plutôt compromettante, son visage rond et souriant était devenu livide en l'espace de quelques secondes. Incapable de retenir plus longtemps ses émotions, elle éclata en sanglots. Il savourait sans scrupule son moment de gloire, conscient qu'il était sur le point d'avoir la

clef de l'enquête. « Veuillez me suivre, on aura tout le loisir d'en parler au commissariat ». Sans un mot, la jeune femme lui emboîta docilement le pas.

Elle avait réussi à reprendre le dessus durant le trajet et résista encore une heure au questionnement sans relâche que lui faisait subir Mickael. Elle avait beau protester, s'indigner, se mettre en colère ou encore le supplier de la croire, il savait qu'elle était fragile et qu'il en faudrait peu pour qu'elle craque. Il posa le message qu'elle avait écrit à Simons devant elle et la fixa sans dire un mot. Exprimant sa surprise de voir qu'« Olivier » avait conservé une de ses lettres, elle se résigna à entamer ses aveux, consciente d'être en mauvaise posture. Depuis qu'elle avait été engagée en tant que réceptionniste chez Simons & Simons, elle avait éprouvé des sentiments à l'égard de son patron. Au bout de quelque temps, ils avaient commencé à passer des moments ensemble, et ce, pendant six mois. « Dès le départ, il a été clair avec moi, il ne cherchait pas de relation sérieuse. J'ai toujours espéré qu'il changerait d'avis et qu'il quitterait sa femme, jusqu'au jour où il m'a annoncé qu'il valait mieux qu'on en reste là. Il voulait soi-disant devenir un mari respectable. Cela m'a anéantie. J'ai essayé de le raisonner, mais il refusait constamment d'aborder le sujet, alors je lui laissais des mots ici et là pour tenter de le récupérer. Il y a une semaine, j'ai vu plus clair dans son petit jeu. Il était visiblement sous le charme d'une autre, une cliente. Cela m'a mise hors de moi ». Elle fit une pause, fixant le mur froid de la salle d'interrogatoire. « Laissez-moi deviner : Natacha Kroskitz », ajouta-t-il afin de l'inciter à reprendre là où elle s'était arrêtée. « Oui », grimaça-t-elle, « c'est bien elle. Quand je suis partie du travail l'autre jour, j'ai salué Olivier qui attendait visiblement quelqu'un. Dans la rue j'ai croisé cette Natacha qui marchait en sens inverse. J'ai ressenti une haine indescriptible à leur égard, pourtant j'ai réussi à me raisonner et à rentrer chez moi. J'étais au plus mal et à un certain moment de la soirée, alors que j'avais bu, j'ai pris un couteau de cuisine que j'ai glissé dans mon sac et je suis partie vers mon lieu de travail. Je me suis introduite dans l'établissement et je suis montée à l'étage où j'entendais des voix. Je me suis cachée dans le couloir jusqu'à ce qu'Olivier sorte de son bureau. Là, j'ai pris mon arme et je me suis jetée sur cette petite garce qui a tenté tant bien que mal de se défendre ».

Mickael était intrigué par le calme avec lequel elle racontait le meurtre de sa rivale. Il lui demanda alors pourquoi elle avait également tué l'homme qu'elle aimait. « Ce n'était pas mon intention au départ, même si j'étais en colère. J'avais à peine rangé le couteau dans mon sac que j'ai entendu ses pas dans le couloir. J'ai pris la première chose volumineuse que j'avais sous la main et je lui ai asséné un coup sur la tête dès qu'il a franchi le pas de la porte. Je ne voulais vraiment pas le tuer, je ne voulais juste pas qu'il sache... » Elle se remit à pleurer. « Pourquoi n'a-t-on pas retrouvé vos empreintes sur le vase ? », lança-t-il. Pour toute réponse, elle sortit des gants en cuir de sa poche et les agita sous son nez.

Après l'interrogatoire, il se dirigea vers sa cheffe pour lui annoncer la nouvelle. Il était plus que ravi d'avoir bouclé le dossier au nez et à la barbe de celle-ci et comptait bien le lui faire sentir. « Bravo, vous allez être muté au FBI maintenant ! », lui répondit-elle avec le ton qu'il prenait si souvent avec elle. « Maintenant que Mademoiselle Rodon est sous les verrous, vous pouvez aller annoncer à Madame Simons qu'elle est libre de tout soupçon. » Il partit en grommelant. Lorsqu'il apprit la bonne nouvelle à Justine, celle-ci poussa un soupir de soulagement. Décidément, elle n'avait pas changé depuis tout ce temps; elle était visiblement toujours aussi rancunière. « Alors », dit-elle, « toujours aussi rustre avec les nouvelles stagiaires ? » Il ne répondit pas tout de suite. Il s'en voulait presque d'avoir ressenti quelques regrets l'autre jour. « Seulement avec les incompétentes », marmonna-t-il en la regardant fixement. La discussion s'arrêta là. Après l'avoir saluée, il tourna les talons et rejoignit son bureau, songeant à une affaire qui exposerait son mérite au grand jour. Heureusement, il n'était pas interdit de rêver.